

Etre et transmettre le compagnonnage

Nicolas Adell

J'ai donc l'honneur de terminer cette série d'interventions. Je me suis intéressé au compagnonnage tout simplement pour des raisons d'ordre privé dans un premier temps. Deux frères avaient embrassé la vocation du compagnonnage dans un groupement différent de l'Association, à la Fédération. Ils ont tous deux commencé un Tour de France mais ne l'ont pas terminé. Assez vite, je me suis interrogé sur les causes des transformations intérieures que j'observais chez mes frères, qui visiblement changeaient au fur et à mesure de leur avancée en compagnonnage, et aussi sur les raisons de leur échec. Je me suis donc penché sur ces questions : qu'apporte le compagnonnage, quelle est l'identité que ce compagnonnage transmet ou qu'il veut transmettre aux jeunes qui l'intègrent ?

Tout d'abord, un mot sur les conditions des informations que j'ai pu recueillir. C'est important car cela a toujours une influence sur les résultats auxquels on parvient. J'ai utilisé plusieurs sources d'information, en priorité des récits que j'ai sollicités auprès de jeunes, de compagnons également, essentiellement dans les antennes de l'Association et de la Fédération à Toulouse. J'ai sollicité ces récits de vie de façon tout à fait formelle dans le cadre d'entretiens, mais également de manière plus informelle sur des chantiers. Pour le besoin de mon enquête, j'ai essayé de participer à des chantiers de façon active pour comprendre ce qui se passait dans le métier. Je me suis penché sur la question des charpentiers mais, comme je me suis vite révélé d'une maladresse assez naturelle, je me suis contenté de ma position d'observateur. J'ai ainsi eu l'occasion d'essayer de décrire cette transmission des savoirs et des savoir-faire.

Je vais donc vous parler des rapports qu'il m'a semblé nécessaire de soulever entre le compagnonnage et la transmission. Cette transmission d'identité nécessite auparavant de répondre à une autre question : qu'est-ce qu'être compagnon ? Mais c'est peut-être une question encore plus difficile que la première.

On peut d'ailleurs commencer par s'interroger de manière scolaire sur la question du verbe « être ». Celui-ci contient deux sens. C'est d'abord un sens existentiel dans trois cas de figure : être compagnon dans tous les actes de sa vie, être compagnon dans toute l'épaisseur de sa personnalité, dans les dimensions du métier mais aussi dans sa vie personnelle. C'est l'idée que le compagnonnage se confondrait presque totalement avec l'existence de l'individu. Ainsi, d'une certaine manière, ne plus être compagnon équivaut à ne plus exister. C'est sans doute vrai à une certaine période de l'histoire du compagnonnage, où il y avait des procédures de mort symbolique pour des compagnons qui quittaient l'institution : ils brûlaient leur papier d'identité. Il y a donc un rapport entre l'existence et le fait d'être compagnon. C'est une identité très forte, très profonde, mais cela n'empêche pas que cette identité a pu varier dans le temps.

Cette image du vaisseau Argo, que l'on emploie souvent pour parler d'identité, s'adapte très bien au compagnonnage. Le bateau des Argonautes, qui porte des idées, des gens, était parti faire un tour du monde pour découvrir et fonder d'une certaine manière l'humanité. Ce bateau, qui a fait un long voyage, est revenu chez lui après que l'équipage a changé une à une chacune des planches du bateau, chacune des voiles et chacun des cordages. Au final, quand il est revenu en Grèce, on pouvait se demander si c'était le même bateau. Était-il identique à celui qui était parti ? Avait-il la même identité ? La réponse généralement apportée est « oui », il s'agit bien du même bateau qui est parti et qui est revenu. Cela signifie que l'identité n'est pas forcément l'identique, l'identité est aussi la capacité à s'adapter, la capacité à faire un

changement progressif dans le temps pour évoluer. À l'inverse, si par exemple ce même bateau avait été détruit d'un coup puis reconstruit entièrement, personne n'aurait eu l'idée de dire qu'il s'agissait du même bateau, mais bien de deux bateaux différents. Pour qu'il y ait identité, le changement doit être progressif. L'identité n'est donc pas apportée par la structure du bateau, par ses voiles, par sa matière, elle est apportée par autre chose, une chose sans doute extérieure au bateau : le projet des hommes qui étaient dessus, celui d'aller conquérir, fonder, découvrir le monde. Il faudrait donc savoir à quoi correspond cette chose extérieure au bateau quand on considère les compagnons. Qu'est-ce qui est extérieur aux individus mais qui forme leur identité ? Cet extérieur me semble être toutes les relations que les personnes entretiennent avec le monde qui les entoure.

Nous rejoignons alors le deuxième sens du verbe « être », le sens relationnel. Excepté dans les systèmes philosophiques du genre « je pense donc je suis » de Descartes, c'est ce sens qui fait que l'on est toujours quelqu'un de particulier. Être compagnon finalement n'a pas beaucoup de sens, on est toujours ce compagnon qui fait partie de tel métier avec tel vécu et tel passé. Nous sommes toujours une personne définie par une position dans sa famille, une position dans la société, une position dans une communauté particulière. Cette position est définie par l'ensemble des relations nouées avec les autres et c'est la spécificité de ces relations avec la nature, avec les hommes qui fait l'identité. Transmettre une identité signifie donc transmettre un type de rapport avec les hommes c'est-à-dire des valeurs, un type de rapport avec les choses, par exemple des savoir-faire, un type de rapport avec le monde, notamment des savoirs ou des représentations.

Les compagnons ont l'originalité d'avoir érigé au premier plan des rapports entre les hommes, donc au premier plan des valeurs, la transmission elle-même. Ainsi travailler sur l'identité compagnonnique revient à travailler sur l'idée même de la transmission, sur les discours et les pratiques qui ont porté sur la transmission. C'est ce point que j'aimerais développer de deux manières : tout d'abord, l'apparition de cette idée d'identité, qui n'a pas toujours été dans le compagnonnage, et son évolution dans le temps ; puis les acteurs et les logiques de cette transmission.

Pour interroger l'épaisseur de la transmission dans le temps, nous partons du présent. À partir des questions que l'on se pose en observant l'actualité, on interroge ensuite le passé.

Quel est le présent ici ? Les compagnons s'estiment dépositaires, aujourd'hui, d'une mission de transmission. À noter, la notion de retransmission est aussi très importante, tout en étant différente. Retransmettre est le fait d'être simplement un médiateur, d'avoir une possession temporaire. Ce qui importe le plus n'est pas ce qui est transmis mais c'est l'idée même et l'acte de transmettre, car ce qui est transmis change avec le temps pour répondre aux nécessités, comme disait Perdiguier, « de marcher avec son époque ».

Mon hypothèse est qu'au moment où l'idée de la transmission atteint le premier plan des idées compagnonniques, on assiste à la naissance du compagnonnage moderne, je dirais même à la naissance du compagnonnage. Avant, c'est autre chose, une sorte de préhistoire du compagnonnage qui s'étend, à mon sens, jusqu'au XVIII^e siècle. Jusque-là, la transmission est très faible, il n'y a pas de discours, pas d'images, quasiment pas de personnes qui se revendiquent, par leurs actions ou par leurs récits, d'une volonté de transmission. On est dans une autre logique, une logique de la transition. À ce moment, le compagnonnage est une institution de passage, comme bien d'autres institutions à cette époque, qui sert à encadrer des jeunes artisans et à faire passer en quelque sorte à l'âge d'homme. Chez les compagnons, on est donc dans une logique de la distinction par rapport au corps de métier en général, de distinction par rapport aux ouvriers qui sont mariés, par rapport aux ouvriers qui sont sédentaires. On se distingue au point de se battre souvent contre eux dans des rixes qui ont pu

rester célèbres, tout en sachant que l'on rejoindra à terme ce groupe des sédentaires car réussir son compagnonnage, à l'époque, c'est finalement le quitter, c'est « faire une fin » comme on disait alors. Cette réussite de ce compagnonnage transitoire est garantie par un seul rite : celui de la réception, où ne se transmet absolument rien d'autre que la preuve de son passage par la formation ~~entre guillemet~~ compagnonnique, du genre « j'y étais, je l'ai fait ». Après, on pouvait bien faire ou pas son compagnonnage. Si on l'avait bien fait, on avait droit à ce que l'on appelait le remerciement.

Puis survient la période révolutionnaire qui est une remise en cause totale du système corporatif et du groupement par métier. Il est attaqué dès les années 1770, un peu plus fort encore dans les années 1780, puis en 1791 avec les lois d'Allarde et de Le Chapelier. Nous n'avons pas vu encore toutes les conséquences qu'elles ont eues pour les compagnons. Jusque-là, on s'est juste étonné de leur survie, c'est-à-dire comment ont-ils pu résister à cet ébranlement total du système corporatif. On a fourni une explication qui ne paraît pas totalement satisfaisante : le compagnonnage était entraîné au secret, il a donc pu facilement passer en dessous de la loi pour se promener ensuite paisiblement dans le XIX^e siècle. Cette explication me semble insuffisante car, au moment de la période révolutionnaire, ce sont toutes les portes de sortie du compagnonnage qui disparaissent. Si le compagnonnage est alors une institution de transition, ce sont tous les sédentaires organisés qui disparaissent, tous ces individus contre lesquels on se battait et qui, en retour, dans ces bagarres même, donnaient du sens à l'existence des compagnons et donnaient du corps à ce compagnonnage.

On pose là une rupture très importante qui conduit le compagnonnage à devenir, au moment de la Révolution, sa propre référence, et donc à se doter d'une nouvelle épaisseur pour prendre plus largement en charge les vies des individus qui en faisaient partie. La logique de la transition cède progressivement devant une logique de la transmission. Il faut désormais s'inscrire dans une durée, et la meilleure façon est d'attacher les personnes qui arrivent en leur transmettant un héritage – et non plus seulement un passage à l'âge adulte. Le compagnonnage, qui était une institution de passage, devient une institution à rites de passage, avec des rites qui augmentent en nombre : il n'y a plus ~~que~~ la seule réception, mais aussi des rites qui s'étalent dans le temps par rapport aux individus. On entre dans la modernité de l'histoire du compagnonnage.

Comme toutes les institutions modernes de formation, le compagnonnage se projette dans l'avenir, ~~à cent ans~~. Il va penser sa continuité, sa reproduction en mettant la transmission au premier plan, avec une pensée de plus en plus élaborée, de plus en plus réfléchie. Cette pensée, je crois, n'est pas née d'un coup, elle s'est construite dans le temps. J'ai ainsi distingué trois étapes.

Tout d'abord, apparaît le temps de la transmission allégorique ou de la transmission figurée. Au début, il n'y a pas de rhétorique de la transmission, simplement cette idée de transmettre quelque chose qui devient importante, centrale, qui est née au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Cette idée commence par s'exprimer par un langage figuré, un peu comme tous les langages – dans son *Essai sur l'origine des langues*, Rousseau explique que les premiers langages sont toujours des langages imagés. Alors, quelle meilleure figure pour la transmission que la figure de la filiation ? Ce n'est pas un hasard que ce soit précisément au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles que s'inventent les grands mythes d'origine du compagnonnage qui mettent en place des pères fondateurs, maître Jacques, Salomon et Soubise, qu'au même moment se mettent en place de véritables généalogies intercorporatives où on précise comment les maréchaux sont issus des charpentiers, etc. Apparaît également un vocabulaire de la parenté qui fait des premiers les pères des suivants, qui sont leurs enfants, et à qui ils transmettent des traditions, des façons d'exécuter les rites, des façons de nommer. Ils constituent ainsi des secrets de famille qui sont l'esprit du fondateur. Dans ce sens, on fera

beaucoup de difficultés à tous ceux qui sont mal nés, pire à ceux qui se disent fonder par eux-mêmes, c'est-à-dire qui n'ont pas dans leur identité première ce geste qui fait que quelque chose leur a été transmis. C'est tout le malheur des cordonniers au XIX^e siècle, celui des boulangers aussi. Cette figure de la filiation est poussée à l'extrême avec un développement de discours qui portent sur la race, sur le sang, pour renforcer cette image de la filiation quand il s'agit notamment d'affirmer son identité. Une chanson des enfants de maître Jacques par exemple exhortait à détruire ceux de Salomon, non pas parce qu'ils avaient de mauvais savoir-faire ni même qu'ils étaient concurrents, mais parce qu'ils ne possédaient pas le « bon sang ». La filiation s'appuie également sur de véritables hérités, sur des lignées de compagnons de père en fils. Cette image de la lignée du compagnonnage qui se transmet de père en fils devient à ce moment presque l'idéal de la transmission du compagnonnage. C'est encore une image forte aujourd'hui.

Cela nous amène au deuxième temps, au milieu du XIX^e siècle, le temps de la transmission matérialisée. Après le premier temps laboratoire, la transmission, désormais bien enracinée dans l'identité compagnonnique, va pouvoir trouver à s'exprimer autrement. Elle va s'exprimer de deux manières différentes : dans des objets d'abord, et dans des hommes ensuite. En ce qui concerne les objets, du milieu du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, c'est la période des grands chefs-d'œuvre collectifs. Ces œuvres peuvent être faites dans des conditions très différentes les unes des autres, mais ont le point commun d'être laissées à la postérité. C'est ainsi inscrire dans la matière cet acte de transmettre : transmettre un savoir-faire, mais aussi un dévouement à la communauté. Ce dévouement est nouveau. C'est le deuxième point sur lequel on va insister, inscrire l'acte de transmettre dans des hommes. Au tout début du XIX^e siècle, apparaissent des indices qui montrent qu'un idéal du compagnonnage à vie commence à s'enraciner chez certains individus. Sur certaines lithographies, sur certains diplômes des compagnons, on lit : « Compagnon à vie ». Plusieurs stratégies sont développées pour attacher ces personnages à vie. On met en place, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, de nouveaux rituels, de nouveaux grades, parfois très éphémères, des distinctions. Ils ont tous un point commun : former, étoffer un corps d'Anciens qui serait un horizon pour les jeunes. Au début, ce corps d'Anciens ne va pas éduquer, donner des cours – cette idée n'apparaît pas avant les années 1920-1930 –, mais simplement être là, former une sorte de chef-d'œuvre vivant.

Vient alors le troisième moment, celui dans lequel nous sommes encore, le temps de la transmission réfléchie. Parmi ces hommes, dans les années 1920-1930, quelques-uns vont avoir suffisamment de hauteur pour repérer l'importance de cette transmission, qui était jusque-là vécue mais peu pensée. Ils vont y accorder tellement d'intérêts qu'ils vont s'y investir pleinement. La transmission devient alors une mission, elle entre dans les discours notamment de la rénovation du compagnonnage dans les années 1940, dont ceux de Jean Bernard. Son texte, qui s'intitule *Le compagnonnage. Rencontre de la jeunesse et de la tradition*, est en somme une vaste réflexion sur ce qu'est la transmission. La transmission est donc devenue un objet de la pensée compagnonnique, qui est toujours actif aujourd'hui. En témoigne notre présence à tous ici, en témoigne encore la création récente d'un Institut de la transmission dont on nous a présenté l'essentiel. Quand une notion atteint le monumental, n'est-ce pas le niveau d'intérêt le plus élevé que l'on peut lui accorder ?

Maintenant que nous sommes revenus dans le présent, on peut s'attacher, non plus à la profondeur historique de la transmission, mais plutôt à son épaisseur dans l'actualité. Je vais poser un peu moins de questions que le Compagnon Patient : que transmettre, comment transmettre et qui peut transmettre ?

Que transmettre ? Quand on fait de l'ethnologie comme j'ai essayé de le faire chez les compagnons, on est confronté à trois types de situation, avec trois niveaux de l'identité compagnonnique : sur le chantier ou dans l'atelier, on rencontre l'homme de métier ; au sein

de la communauté, lors des repas par exemple, on rencontre le compagnon ; puis, dans d'autres cadres, on rencontre la personne du privé. Ces trois niveaux impliquent différents éléments à transmettre. Pour l'homme de métier, ce sont des savoir-faire ; pour le compagnon, des savoirs ; et pour la vie privée, des savoir être. Quand on fait des analyses de ce type, on a eu tendance à penser ces registres séparément, avec l'idée que des savoirs seraient transmis séparément. Je crois que c'est faux. Par exemple, avec les savoir-faire, il se passe toujours un peu plus que de la technique, les témoignages l'ont montré. Il se passe des façons de penser, des façons de se comporter qui font que les registres finalement s'entremêlent. Je crois donc que la question « que transmettre ? » n'est pas la meilleure que l'on puisse poser à la notion de transmission, par contre celle qui demande « comment transmettre ? » me semble plus pertinente.

Comment transmettre ? Comme le compagnon Patient, je pense que le sujet se complique car il ne s'agit pas simplement de faire l'inventaire des méthodes ou des supports de transmission. C'est intéressant mais cela renseigne peu sur le fond de l'idée. Il est plus profitable de faire un point sur les logiques qui président et qui ordonnent la transmission. Chez les compagnons, j'en distingue deux qui sont à la fois complémentaires et opposées.

La première est une logique des savoirs qui sont donnés dans le cadre des cours. J'ai été fasciné par l'emploi d'un vocabulaire qui vient directement de la pédagogie. Il y a des carnets de liaison, des évaluations, du cours magistral, des apprenants, etc., alors que la pédagogie, le cours magistral n'est pas du tout la manière selon laquelle les compagnons entendent transmettre leurs savoirs. Mais il y a quand même des savoirs qui sont donnés en cours, dans des situations désignées d'apprentissage, dans des initiations aussi, qui sont des savoirs formulables qui peuvent s'exporter sous des formats différents, par exemple par la parole du maître de stage, du maître en général ou de l'initiateur. Ces savoirs existent en dehors du personnage lui-même, en dehors de la performance qui les actualise. Ils existent dans des textes, dans les manuels pour le maître de stage, dans la règle pour les initiateurs. Comme ce sont des savoirs imposés, des savoirs qui sont aussi bien visibles, ce sont les plus critiqués. Cela soulève aussi tout le problème de l'école, le problème du collectif. On a entendu quelqu'un dire que l'on ne peut pas enseigner vraiment bien à des individus particuliers dans le cadre d'un cours collectif. Et les jeunes trouvent qu'il y a trop de cours. Ils ont toujours quelque chose d'autre à faire de mieux que d'aller en cours : une maquette à tailler, etc.

Deuxième point. Il existe depuis toujours une critique de l'actualité de l'initiation, de ce que l'on fait dans le cadre de l'initiation. Il y a un paradoxe entre la clarté de l'initiation et le fait que l'on n'est pas dans un cadre initiatique si on est dans l'ordre de la transparence. C'est ce dont témoignait par exemple un compagnon tanneur au XIX^e siècle qui écrivait à sa chambre de Paris en disant que leurs rites n'étaient pas assez complexes, trop évidents. Ils ont voulu à un moment complexifier leurs rituels. Derrière cette critique, l'idée défendue est plutôt que tout le savoir et l'identité ne peuvent sans doute pas être donnés, il faut une part de conquête. C'est le deuxième ordre : des savoirs qui sont conquis.

Ce sont ces savoirs conquis qui font l'individu autrement qu'en surface. C'est toute la morale que l'on a tirée de certains contes populaires qui mettent en scène des apprentis par exemple. On cite souvent cet apprenti qui est placé chez un charron censé lui apprendre toutes les ficelles du métier. Il lui enseigne comment faire la roue, comment manier les outils, comment les nommer, puis, au moment de l'opération délicate, celle du cerclage de la roue, systématiquement le maître envoie l'apprenti faire une course. L'apprenti perd donc l'essentiel, le cœur du savoir, le cœur du métier. Le conte se termine en racontant que l'apprenti part faire sa course mais revient pour observer le maître et lui voler son savoir. Et ce vol représente finalement la conquête du savoir.

Dans la réalité, cette conquête existe avec la complicité de celui qui détient le savoir. Ce sont notamment les situations où les explications sont « en panne », où il s'agit de montrer. Tous les compagnons ont connu des situations où celui qui expliquait disait : « Là, tu prends ça, puis tu fais ça, regarde. » Et c'est ce « ça » qui doit être conquis. Ce sont des situations où l'apprenti est en action, des situations où des savoirs sont donnés d'une manière incomplète. C'est ce motif assez récurrent de la transmission de la caisse à outils de l'ancien au jeune, d'un père à son fils parfois, mais celle-ci doit être gagnée, méritée par l'apprenti. Il faut par exemple qu'il nomme chacun des outils de façon précise, ou alors la caisse est incomplète, à sa charge de la compléter ensuite, ou encore on lui transmet simplement les outils puis il doit construire sa caisse. Ce sont aussi toutes les causeries où l'on n'obtient quelque chose que si on est vraiment venu chercher un certain savoir. Enfin, on l'a entendu au travers des témoignages des jeunes compagnons, la transmission est aussi horizontale, c'est-à-dire entre les jeunes. Cela peut être, aussi, faire face à des défis lancés, plus ou moins officieux, qui concernent le métier ou pas, et qui consistent parfois à franchir des limites. En effet, parmi ces savoirs à conquérir, il y a la question des frontières : frontières de la hiérarchie, frontières du possible et de l'impossible, frontières de l'autorisé et de l'interdit, frontières également du sacré et du profane. Cette question des frontières est cruciale car avoir une identité, c'est avoir sa place.

Et je conclurai sur ce dernier point. Pour avoir sa place, il faut aussi avoir des personnages qui montrent cette position. Chez les compagnons, il y a un idéal de la transmission naturelle. Celle-ci peut prendre plusieurs aspects. Elle peut être dans l'ordre des choses, c'est la transmission des anciens vers les jeunes, des pères vers leurs fils, avec cette idée que les pères renaissent dans les fils, comme s'il y avait quelque chose qui passerait par le sang et qui serait compagnonique, c'est en quelque sorte un reste de l'ancienne logique de la filiation. Le deuxième aspect, le plus fréquent, est une transmission à fleur de peau. Le Compagnon Guisembert a évoqué une transmission dans l'évidence, le Compagnon Morin parle d'une transmission spontanée où l'acte de transmettre agit simplement en mettant des individus en présence. C'est le cas de ces compagnons censés faire passer les métiers, censés faire passer l'esprit du compagnonnage par leur simple présence. On cite souvent le cas du Compagnon Brethier réputé pour transmettre sans parole.

Pourquoi nourrir cet idéal du naturel, du spontané, alors que l'on réfléchit, on échange, on organise des colloques sur la transmission de plus en plus souvent chez les compagnons ? C'est, je crois, parce que toute transmission consciente, toute transmission explicite est lacunaire. Un résidu ne passe pas, ce résidu est l'identité qui se vit, qui ne peut pas se raconter, qui ne peut pas s'expliquer. Cette part de l'identité, on y accède au contact d'hommes qui sont des modèles. Et encore, le mot est assez impropre, ce sont plutôt des hommes-horizon, car difficilement imitables. Ce sont ce que j'appelle les « hommes de Devoir », c'est-à-dire le Devoir fait homme. Merci.

André Malicot

Merci Nicolas Adell-Gombert.

Nous allons maintenant proposer un échange. Avez-vous des questions à poser aux intervenants ?

Participant

À travers cette étude sur le compagnonnage qui représente la tradition chez les hommes de métier, et à l'écoute des témoignages de la jeunesse, je suis surpris de ne pas avoir entendu que cette mission repose sur un élément fondamental qui est notre métier. C'est une nourriture de l'amour de son métier. Il me semble que tous les intervenants qui se sont exprimés ont

perdu ce maillon, alors qu'il me paraît essentiel. Si nous n'aimions pas ce métier, si nous n'aimions pas ce que nous faisons de notre main, peut-être que le compagnonnage n'aurait pas existé.

Compagnon Guisembert

Je veux bien répondre sur ce fameux sujet de l'amour du métier, dont parfois on se gargarise un peu trop. En ce qui me concerne, le métier m'a fait souffrir. Il a commencé par me faire souffrir quand plusieurs heures par jour, j'avais la lime entre les mains et que cette lime creusait le creux de ma main. Je n'avais pas l'amour du métier. C'est parce que j'ai rencontré des hommes de métier, c'est parce que ces hommes de métier m'ont fait découvrir la plénitude du métier que, petit à petit, j'ai commencé à découvrir puis à aimer mon métier. Mais n'invertissons pas, il ne faut pas rêver d'un monde dans lequel on entre dans le métier et, dès le début, on l'aime. Je crois que le métier commence par nous faire souffrir.

Nicolas Adell-Gombert

Je voudrais ajouter un point sur ce problème du métier. Effectivement, le métier est essentiel pour l'idée de la transmission, vous avez tout à fait raison, mais il n'est pas premier. Autrement dit, l'idée de la transmission n'est pas née dans le métier mais elle est née pour d'autres raisons, se positionner dans la vie, assurer la continuité de l'institution. Le métier n'apparaît que dans un deuxième temps. D'ailleurs, Jean Bernard a beaucoup contribué à placer le métier au cœur de cette idée de transmission. Et il a eu tout à fait raison de l'asseoir dans du sensible, dans du concret, dans des épreuves aussi puisque cette idée de la transmission n'est pas toujours évidente. Je suis donc d'accord avec vous sur l'idée que c'est essentiel, mais ce n'est pas forcément le premier pas.

André Malicot

D'autres réactions sur l'amour du métier ?

Compagnon François Daussin

Je pense qu'à partir du moment où on veut transmettre quelque chose, c'est forcément quelque chose que l'on aime. Sinon on n'a pas envie de le faire passer à quelqu'un d'autre.

André Malicot

Merci. Une autre question ? Monsieur Radwann.

Monsieur Radwann

Juste une précision concernant le métier en tant que tel. Je suis enseignant à Passeron. J'enseigne l'allemand, une langue qui est dépassée en ce moment. Je ne demande pas à tous mes élèves, des adolescents, de savoir parler allemand mais je suis obligé de passer par l'allemand pour me faire comprendre. Or le problème, si il y en a un, c'est le sérieux de l'appel au départ, ce qu'on appelle une vocation – et non une vacation. Ainsi le métier est un devenir pour lequel les choses évoluent, les obstacles initiaux s'intègrent dans une identité qui se forme, qui se forge au quotidien. Ce n'est pas une vocation religieuse mais une vocation professionnelle, une attirance au départ qu'il ne faut pas oublier.

Deuxième point. En tant que compagnons, vous faites partie d'un ensemble, et vous avez cette chance inouïe de vous exprimer, de vous rencontrer, de faire autre chose que ce que l'on fait actuellement avec la globalisation, de faire autre chose que bloguer – on arrive même à blaguer. Mais dans un milieu donné, le problème est qu'il y a une confrontation de ce qu'on appelle la vocation.

André Malicot

Merci Monsieur Radwann. Qui veut réagir ?

Compagnon Guisembert

Je crois qu'il ne faut pas sublimer, encore une fois, cette fameuse vocation. En ce qui me concerne, j'avais envie de faire de la mécanique, qui était à l'époque une mécanique générale. Quand je suis entré dans un collège d'enseignement technique, les premiers mois, comme je vous l'ai dit, on m'a donné une lime entre les mains et j'ai limé de l'acier, etc. pendant de nombreuses heures. Au bout de quelque temps, j'ai demandé au professeur quand nous allions toucher au moteur. J'étais venu avec une idée de quelque chose de mécanique, et non la vocation ou l'amour du métier que j'ai aujourd'hui. Ce métier, je l'ai découvert petit à petit mais je ne suis pas venu avec.

Il est vrai aussi qu'aujourd'hui les enfants ne voient plus les adultes travailler, ce n'est pas évident. Mais si on donne à un enfant la chance de rencontrer un adulte qui travaille, souvent ses yeux s'illuminent, il se passe quelque chose et on lui donne envie. Cela peut peut-être à terme devenir une vocation, une passion, un amour, une envie ou rien du tout.

Quant à la façon de communiquer sur le blog, nous bloguons et nous blaguons aussi. Bien sûr, quand on est face à face, c'est plus facile car on utilise nos cinq sens, le blog est plus froid. Lorsqu'il y a une envie de communiquer, la rencontre est évidemment un moment propice pour faire passer ce que nous avons à échanger, mais quand nous ne pouvons pas le faire, nous utilisons aussi le blog. D'ailleurs la jeunesse utilise le blog mais utilise aussi la rencontre, faisons-lui confiance là-dessus.

André Malicot

Une autre question ? Notre ami wallon.

Participant

Il me semble que la transmission est d'abord la maîtrise naturellement partagée. Je vieillis un peu, mais je suis d'accord qu'il faut mettre un peu de côté l'amour du métier, etc. La maîtrise, le partage de son métier demande du temps. Il y a d'ailleurs le beau livre de Herman Hesse, *Le Jeu des perles de verre*, qui évoque ce sujet. Puis on se rend compte qu'à travers le métier, on transmet aussi des valeurs que nous avons découvertes. Je ne suis pas compagnon, mais c'est en ce sens que je rejoins fortement les préoccupations des compagnons. Et cela demande du temps.

Par ailleurs, je constate que, dans l'analyse, on fait très rarement appel à l'histoire. En 1850, arrivent l'industrialisation et une évolution capitaliste du système. Ainsi, le temps est morcelé et petit à petit on en vient à une formation où on apprend un geste. L'individu s'intercale dans un processus de production, où il n'a pas la maîtrise de l'ensemble. À l'inverse, le milieu compagnonnique est favorisé car il a la maîtrise de l'ensemble. Mais dans les projets d'éducation et de formation, on demande aux chefs d'établissement, aux chefs d'entreprise de donner des choses partielles, et les hommes sont de moins en moins formés en tant qu'êtres humains. Au lieu d'apprendre un métier, on morcelle la formation, on apprend un geste et c'est tout. On est alors évidemment très rentable dans ce geste, mais on n'en est pas satisfait, et personne n'en est satisfait. On doit donc être vigilant, c'est pour cela que la mission de l'Institut de la transmission me paraît fondamentale.

André Malicot

Compagnon Patient, la question soulève le risque qu'il y a à parcelliser le travail, à le décomposer en différentes opérations et qui ferait perdre cette notion de métier, ce métier qui est la richesse qui nous permet de transmettre aujourd'hui et d'avoir envie de transmettre.

Compagnon Patient

Je ne pense pas que toutes les entreprises, tous les métiers soient sur ce schéma-là. Les choses changent, elles sont toujours en mutation, mais même si les métiers ne se pratiquent plus comme avant, la transmission aura toujours du sens. D'ailleurs, vous faites allusion effectivement à des gestes plus qu'à des métiers.

André Malicot

Chez les compagnons, il y a l'avantage de la formation à travers les voyages, qui offrent une multiplicité des emplois possibles d'un métier. Ils permettent de rencontrer toutes les facettes d'un corps de métier.

Compagnon Patient

Effectivement, il y a le Tour de France, et même le tour du monde. Aujourd'hui, les jeunes sont sur tous les continents. Ces expériences favorisent le pluralisme professionnel.

Compagnon Guisembert

Enfin, il n'y a pas beaucoup d'ouvriers spécialisés chez les Compagnons du Devoir, car le voyage emmène tout autre chose. Si à un moment donné, durant quelques mois dans une entreprise, l'itinérant est amené à se spécialiser dans un domaine, il va ensuite changer d'entreprise, changer de ville, changer de culture, etc. qui lui apporteront d'autres choses. C'est l'ensemble de ces expériences qui va construire cet homme de métier dont on se réclame aujourd'hui. Mais, ne confondons pas ce morcellement qui pourrait exister dans certains métiers, dans certaines entreprises, et qui se comprend, avec ce découpage de compétence pour à un moment donné.

André Malicot

Une autre question ?

Participant

Je vais me permettre de revenir sur votre introduction car vous avez mis d'un côté la transmission d'entreprise et de l'autre la transmission du savoir, du savoir être du métier. Au terme de cette matinée, je vois encore moins la différence. En effet, la première entreprise, c'est d'abord l'homme. Les hommes que l'on a entendu parler aujourd'hui, les uns, les autres, vous apprenez aux jeunes. Or ils n'apprennent pas qu'un métier, ils apprennent à se construire eux-mêmes, à construire une vie et à la réussir. Merci de nous fabriquer des chefs d'entreprise tout d'abord. Merci de le devenir aussi un jour. Dans notre branche comme dans d'autres, on se pose des questions sur cette fameuse transmission d'entreprise. La démographie des entreprises s'affaiblit terriblement. Là il s'agit des entreprises de l'ameublement. On essaie de travailler avec les Compagnons petit à petit. Nous avons aussi une étude, toujours sur la transmission d'entreprise, qui met clairement en relief ce que vous réussissez parfaitement. La transmission des entreprises, dans notre secteur, n'échoue pas. Elle échoue lorsque les gens qui s'en vont n'ont pas conscience d'avoir quelque chose à transmettre, contrairement à vous. Le Compagnon Patient disait : « Transmettre n'est pas un acte simple, c'est parfois une prise de risque. » C'est très exactement ce qu'est une transmission d'entreprise. C'est la même chose que pour les jeunes qui entrent dans un métier. Je pourrais ainsi décliner tout ce que j'ai

entendu ce matin. Voilà, je voulais juste dire qu'il n'y a pas de frontières. J'espère que l'on aura une belle séance de travail mais en tout cas merci encore.

André Malicot

Je suis complètement d'accord avec ce que vous avez dit sur le fait qu'il n'y a pas de frontières. En fait, en même temps que l'on créait un Institut de la transmission, on créait un autre service pour entreprendre. Mais l'animateur de ce service, notre ancien directeur administratif et financier, Emmanuel Chevalier, est aujourd'hui même en animation auprès de jeunes qui sont de futurs repreneurs d'entreprise. N'étant pas disponible, nous avons décidé de remettre ce sujet une prochaine fois. Mais effectivement, les deux transmissions sont indissociables. Je laisse la parole au Compagnon Guisembert car c'était sa volonté.

Compagnon Guisembert

Dans le cadre de l'Association, nous avons souhaité travailler de manière spécifique sur le sujet de la transmission d'entreprise. Nous envisageons comment donner envie à des hommes et des femmes de métier d'entreprendre, d'accéder à la responsabilité d'entreprise. C'est dans cette démarche que nous avons initié aujourd'hui un accompagnement de toute personne, jeune ou moins jeune, qui a pour projet de prendre un jour une responsabilité, d'accéder à la reprise ou à la création d'entreprise. Au-delà de la formation et du perfectionnement qu'elle a eu dans son métier, comment peut-on lui donner les outils nécessaires pour la gestion financière, pour ses démarches commerciales, comment approche-t-on son banquier, comment fait-on les démarches administratives, qu'est-ce qu'un planning d'entreprise, qu'est-ce qu'une opération marketing, qu'est-ce que le benchmarking, etc. ? L'idée est d'aborder toutes les connaissances nécessaires pour le bon fonctionnement d'une entreprise. Nous avons choisi de compléter la formation professionnelle pour donner envie et accompagner la reprise ou la création d'une entreprise. Cela nous semble être une réussite. Espérons que le moment venu, ces hommes et ces femmes sauront à leur tour céder et transmettre leur entreprise. Mais si personne n'a envie de reprendre ou de créer une entreprise, on ne transmettra rien. Aujourd'hui, malheureusement, de nombreux commerces, de nombreuses entreprises meurent car nous n'avons pas su donner cette envie.

André Malicot

Merci. Madame ?

Participante

Accueillez-vous les femmes au sein des Compagnons du Devoir ?

Compagnon Guisembert

La réponse est oui.

Participante

Vous avez été un exemple de transmission ce matin et c'était très important. On pense que transmettre est difficile, complexe, que c'est réservé toujours à l'autre. Mais, ne serait-ce que par les impressions transmises par les compagnons sur leur parcours accompli, ils ont été un bel exemple. Pour transmettre, il faut être un exemple, j'ai donc envie de les encourager à continuer. Finalement, tout est possible, même si la route est longue et difficile.

André Malicot

Merci madame.

Compagnon Guisembert

Au terme d' « exemple », on préfère le terme de « témoin », qui nous semble moins lourd. C'est difficile d'être un exemple.

Cela dit, pour répondre à votre question concernant les femmes dans le compagnonnage, oui, elles sont présentes. Elles sont présentes dans le compagnonnage depuis peu de temps car, dans la culture de métier, peu de femmes pouvaient accéder, malheureusement, à ces postes dans les entreprises. C'est encore vrai aujourd'hui. Nous avons environ 200 jeunes femmes sur le Tour de France, certaines sont Compagnons. Là n'est pas la difficulté. Il y a encore une réforme intellectuelle à mener en France sur la femme au travail, sur l'embauche d'une femme au travail. Nos amis européens sont souvent plus en avance que ne peut l'être la France sur ce sujet. Aujourd'hui, pour un chef d'entreprise, embaucher une femme dans une entreprise paraît toujours très contraignant. Mais cela se modifiera nécessairement, car un pays qui peut encore se priver de la compétence des femmes dans les métiers est un pays trop riche.

Participante

On ne transmet pas de la même manière à un homme qu'à une femme...

Compagnon Guisembert

Bien sûr.

André Malicot

Une autre question ?

Participant

Nous avons beaucoup parlé de retransmission avec le métier, nous avons évoqué l'amour du métier, mais je ne pense pas que cela soit vraiment l'essentiel. Quand vous avez une entreprise et que vous prenez des apprentis, vous essayez de leur donner l'amour du métier, vous leur retransmettez quelque chose. Malheureusement, très peu restent dans votre métier, surtout les apprentis. La seule satisfaction est que, même s'ils ne sont souvent plus dans votre métier, quelques années plus tard, ce que vous avez retransmis à ces jeunes pendant deux ans finalement leur sert toujours.

André Malicot

Merci. Nous allons terminer cette conférence-débat.

Je vous rappelle l'ouvrage de Nicolas Adell-Gombert, *Des hommes de Devoir. Les Compagnons du Tour de France (XVIII^e-XX^e siècle)*, disponible à la Librairie du Compagnonnage. Vous y trouverez aussi les publications de toutes les conférences-débats depuis 2004. Enfin, je vous propose un livre très intéressant qui s'intitule *Lieux de savoir. Espaces et communautés*. C'est le tome 1 d'une série de quatre livres de plus mille pages chacun. C'est, d'une manière très schématique, l'encyclopédie de la transmission. Ce sont des études menées par un collectif d'auteurs qui relatent les façons dont se sont constitués tous les systèmes de transmission de savoir. Le deuxième tome, *Lieux de travail savant*, abordera les formes de transmission au travail. Le troisième tome s'intitule *Territoires et mobilité* et le quatrième tome, *Quelques villes phares*, évoquera les villes qui ont été des références en matière de transmission. Je vous remercie.